

Messe des Maccabées — Coretto de la cathédrale Saint-Pierre de Montpellier
18 octobre — Fête de saint Luc, évangéliste et patron des médecins *Luc 10, 1-9 ; 2 Tm 4, 10-17b ; Ps 144*

Frères et sœurs,

Il y a des lieux qui parlent. Et ce Coretto où nous sommes est de ceux-là. Vous le savez avant d'être une chapelle où nous célébrons aujourd'hui l'Eucharistie, il fut la salle de dissection de la Faculté de médecine.

- Ici, des générations d'étudiants sont venues apprendre l'anatomie humaine.
- Ici, des femmes et des hommes avaient donné leur corps à la science pour que d'autres puissent étudier, comprendre et un jour soigner.

Et aujourd'hui, nous sommes là. Vous êtes étudiants en médecine professeurs, médecins, soignants, tous concernés par la grande aventure de la médecine.

Et nous sommes tous là aussi pour dire merci. Merci à celles et ceux dont le corps est devenu, après leur mort, un chemin pour mieux connaître la vie

C'est une magnifique leçon d'humanité. **Le corps humain n'est jamais une chose. Il est le corps de quelqu'un.** Même après la mort, il demeure digne de respect. Et c'est peut-être ici que commence notre réflexion de ce soir.

Jésus dit dans l'Évangile : « ***La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux.*** » Cette parole nous rejoint particulièrement ce soir.

Car la médecine aussi connaît une moisson immense.

Immense est la connaissance à acquérir.

Immenses sont les progrès scientifiques.

Immenses sont les attentes des malades.

Immenses sont les possibilités nouvelles offertes par la recherche.

Mais au cœur de cette formidable aventure, il y a une question qui demeure : ***Qu'allons-nous faire de notre savoir ?*** Car on peut savoir beaucoup de choses sans nécessairement savoir ce qu'il faut en faire.

- La science donne des moyens. Elle ne donne pas toujours la finalité.
- Elle permet de faire beaucoup de choses. Mais elle ne répond pas, à elle seule, à la question : « ***Qu'est-ce qui est bon pour l'homme ?*** »

Et c'est là que la médecine rencontre une dimension profondément humaine, et même, pour ceux qui croient, profondément spirituelle.

Le médecin n'est pas seulement celui qui connaît. Il est celui qui **se met au service**. Au service d'une personne vulnérable, d'une vie qui lui est confiée.

Dans quelques années, beaucoup parmi vous, étudiants aujourd'hui, prononceront le serment d'Hippocrate. Ce serment n'est pas une formalité. C'est une promesse.

- Une promesse faite à la personne malade.
- Une promesse qui engage la conscience.
- Une promesse qui rappelle que le savoir médical n'est pas une puissance mise au service de celui qui le possède.

Il est une responsabilité. Et derrière cette tradition médicale se trouve une intuition fondamentale : **la vie humaine mérite d'être protégée, accompagnée, soignée et respectée**. De son commencement à son terme. Dans sa fragilité comme dans sa force. Dans la santé comme dans la maladie. Dans l'autonomie comme dans la dépendance. Dans la jeunesse comme dans le grand âge. Et jusque dans les derniers instants. Voilà pourquoi il faut avoir le courage de le dire simplement : **le médecin est au service de la vie**.

Et lorsque la guérison n'est plus possible, il reste encore quelque chose de très grand à faire : **prendre soin**. Parce que soigner ne signifie pas toujours guérir. Mais soigner signifie toujours : **ne pas abandonner**.

Jésus ne dit pas seulement aux disciples : « *Allez annoncer* ». Il leur dit : « ***Guérissez les malades et dites-leur : "Le règne de Dieu s'est approché de vous."*** »

Quelle étonnante proximité entre l'Évangile et ce qui se vit dans un cabinet médical, dans un service hospitalier, dans une salle d'urgence, dans une chambre de malade ! Un malade vient avec son corps. Mais il apporte aussi son histoire. Ses peurs. Sa solitude. Sa famille. Ses questions. Parfois même sa révolte. Et le médecin ou le soignant entre dans cet espace avec quelque chose de précieux : **sa compétence, certes, mais aussi sa présence**.

Il y a des maladies que l'on peut traiter. Il y en a que l'on peut guérir. Il y en a que l'on ne peut pas guérir. Mais il n'y a aucune situation où l'on ne puisse encore **prendre soin**.

C'est peut-être l'une des plus belles choses que vous puissiez apprendre. La médecine n'est pas seulement une science du corps. Elle est aussi une école du regard. Apprendre à regarder quelqu'un sans réduire quelqu'un à son diagnostic.

- Ne jamais dire : « Voilà un cancer. » Mais : « **Voilà une personne qui a un cancer.** »

- Ne jamais dire : « Voilà un cas difficile. » Mais : « **Voilà une personne qui traverse une situation difficile.** »

Cela change tout.

Et saint Paul nous donne aujourd'hui une autre leçon, dans la deuxième lettre à Timothée, parle de ceux qui l'ont abandonné. Il est seul. Mais il dit : « **Le Seigneur, lui, m'a assisté.** » Il y a là une parole pour tous ceux qui soignent. Car soigner, c'est souvent entrer dans la solitude de l'autre. Et cela peut être éprouvant.

- Il faut parfois annoncer une mauvaise nouvelle.
- Il faut parfois accompagner une famille.
- Il faut parfois regarder la mort en face.
- Il faut parfois accepter ses propres limites.
- Et il faut parfois rentrer chez soi avec une histoire que l'on ne parvient pas à laisser derrière soi.

Alors, chers étudiants, chers médecins, chers soignants : **n'oubliez jamais que vous êtes des êtres humains avant d'être des professionnels.** Vous aurez besoin de connaissances, de technique, de courage, de fraternité, de confrères. Vous aurez besoin de pouvoir parler et parfois de dire : « **Je ne sais pas.** » Et même : « **Je n'en peux plus.** » Ce n'est pas une faiblesse. C'est reconnaître que vous n'êtes pas des machines à soigner, mais des hommes et des femmes appelés à prendre soin d'autres hommes et d'autres femmes.

Et ce Coretto nous oblige à regarder plus loin, ce lieu nous rappelle quelque chose de bouleversant : **notre corps n'est pas notre propriété absolue.** Nous le recevons, l'habitons. Nous en prenons soin. Et un jour nous le remettons. Les Maccabées que nous commémorons aujourd'hui nous parlent justement du don. Le corps donné à la science, donné dans le soin, donné dans la recherche. Et, pour nous chrétiens, le corps donné par le Christ. « ***Ceci est mon corps, livré pour vous.*** »

Il y a peut-être là le cœur de toute vocation médicale. Le véritable médecin ne se demande pas d'abord : « ***Jusqu'où puis-je aller tant que la science me le permet ?*** » Il se demande : « ***Qu'est-ce qui sert véritablement cette personne qui m'est confiée ?*** »

Et cette question est immense. Parce qu'elle place la personne avant la performance. La dignité avant l'efficacité. La conscience avant la puissance. La vie avant la logique du déchet.

Et je crois qu'une civilisation se juge aussi à la manière dont elle traite les plus fragiles. L'enfant qui commence sa vie. La personne malade. La personne handicapée. La personne âgée. La personne dépendante. La personne en fin de vie. **Une vie fragile n'est pas une vie diminuée en dignité.** C'est une vie qui appelle davantage notre fraternité.

Alors, chers étudiants, n'ayez pas peur de devenir de bons médecins, pas seulement de bons techniciens, de brillants spécialistes, de grands chercheurs. **De bons médecins.** Des médecins dont les patients pourront dire : « *Il m'a soigné.* » Mais aussi : « *Il m'a respecté, écouté.* » « *Il ne m'a pas abandonné.* » « *Il a regardé l'être humain que je suis* »

Voilà votre magnifique responsabilité. La médecine a besoin de votre intelligence, de votre science, de votre recherche, de votre **humanité et de votre foi.** Et notre société a besoin de vous pour rappeler une chose essentielle : **on ne devient pas plus humain en éliminant les fragiles ; on devient plus humain en les portant.**

Et maintenant tournons-nous un instant vers Marie. Elle a porté son enfant. Elle l'a mis au monde. Elle a connu la joie et l'angoisse. Elle a tenu dans ses bras le corps de son Fils. Et au pied de la Croix, elle est restée là. Elle n'a pas pu sauver Jésus ni empêcher sa mort. Mais elle n'a pas fui. **Elle est restée.**

Voilà peut-être aussi ce que Marie peut apprendre à tout médecin, à tout soignant, à tout étudiant : quand on ne peut plus guérir, **on peut encore aimer.**

- Quand on ne peut plus prolonger la vie, **on peut encore entourer la vie de respect.**
- Quand on ne peut plus vaincre la mort, **on peut encore empêcher qu'elle soit vécue dans la solitude.**

Alors, chers amis médecins, chers étudiants, que saint Luc vous accompagne. Que le serment que vous prononcerez ne soit jamais une simple formule. Qu'il devienne une boussole. Et que, dans toutes les décisions difficiles que vous aurez à prendre, une voix demeure au fond de votre conscience : « ***Devant toi, il n'y a pas un cas. Il y a une personne. Devant toi, il n'y a pas un corps à gérer. Il y a une vie à servir. Et cette vie, fragile soit-elle, demeure toujours digne d'être aimée.*** »

Que Marie, Mater Misericordiae, vous apprenne à regarder chaque malade avec ce regard qui ne renonce jamais à l'homme. Et que saint Luc, médecin et évangéliste, vous obtienne cette grâce magnifique : **être des hommes et des femmes de science, des hommes et des femmes de conscience, et, jusqu'au bout, des serviteurs de la vie.** Amen.